

## COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

**BARRAL, Jacqueline (1990) *Jongleries*, Saint-Boniface,  
Les Éditions du Blé, 75 p.**

Ce recueil de poèmes, le deuxième de Jacqueline Barral, réunit sous le titre de *Jongleries* quatre parties principales qui font appel à autant de registres thématiques. Les trois premiers («Plaines aux quatre vents», «Villes... et villes», «La rue») forment un tout qui partant du plus grand (la plaine) arrive à la rue en passant par la ville. Il y a une tentative intéressante et réussie d'appropriation de l'espace au moyen d'une forme de personnification du vent (qui nomme la plaine), de la ville et de la rue. Cette appropriation de l'espace fonctionne particulièrement bien dans une évocation de la plaine (et du Manitoba en particulier), où le premier souci du poète est de délimiter pour pouvoir se retrouver. Dilemme des grands espaces: l'ivresse d'un horizon sans fin, contredite par le besoin d'appréhender un monde à dimension humaine.

Ces poèmes sur la plaine, la ville et la rue subissent la contrainte d'une forme travaillée, autant sous l'aspect versificatoire que de la mise en pages, en cela ils se lisent aussi comme une appropriation de la page, ce qui ajoute à leur compréhension et à leur pouvoir de suggestion. Le poème «La rue» qui serpente sur douze pages est un bon exemple de cette re-création de l'espace où la rue devient un objet animé entrevu à des heures différentes. À chacune de celles-ci correspond une occupation des lieux qui renvoie autant à la description de la rue (et à sa signification) qu'à son appropriation.

La quatrième partie «Jongleries» (qui donne son titre au recueil) est un mélange d'occupation de lieux («Montréal», «Retour dans les vieux pays», «Tour Eiffel», etc.) et d'évocation de moments d'intériorisation émotifs. Si écrire, c'est tenter de

donner un nom au fugitif, les poèmes de cette quatrième partie s'arrêtent sur des moments épars, comme autant de billes de verre, et évoquent soit des interrogations, soit le jeu des mots entre eux qui tendent parfois à la chansonnette. Cette partie est toutefois moins construite (d'un point de vue thématique) que les trois premières, et si l'on peut la comprendre sous le générique de *Jongleries*, elle pêche par la diversité de son inspiration et de ses évocations.

Notons aussi le rythme très rapide des poèmes, autant dans leur graphisme que dans leur écriture. On peut avoir l'impression d'esquisses où le visuel, le descriptif, l'emportent sur une intériorisation métaphorique, ce qui donne à cette poésie un rythme produisant une succession rapide et changeante d'impressions et de sensations.

Jongleries donc mais en partie: les trois premières divisions de ce recueil sont autres. Jongleries toutefois, car les mots et les poèmes «[...] s'envolent / comme des bulles / multicolores [...]» (p. 69).

François-Xavier Eygun  
Mount Saint Vincent University

**BUGNET, Georges (1991) *Albertaines, Saint-Boniface et Dijon*, Les Éditions des Plaines et Les Éditions universitaires de Dijon, 406 p. (Anthologie d'oeuvres courtes en prose présentée et annotée par Gamila Marcos, précédée d'une préface de Guy Lecomte)**

Dans son avant-propos, Gamila Marcos nous apprend que le 10 octobre 1967, une quinzaine d'années avant sa mort, Georges Bugnet envoyait au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa un manuscrit préfacé par lui et intitulé *Albertaines*. Il s'agissait d'un recueil de vingt textes, parus dans diverses revues, la plupart dans *Les Idées* ou dans *Le Canada français*, entre 1932 et 1946. Le volume voit enfin le jour, publié conjointement par les Éditions des Plaines et les Éditions universitaires de Dijon, comme l'était aussi l'excellente édition critique de *Nipsya*, parue en 1990.